

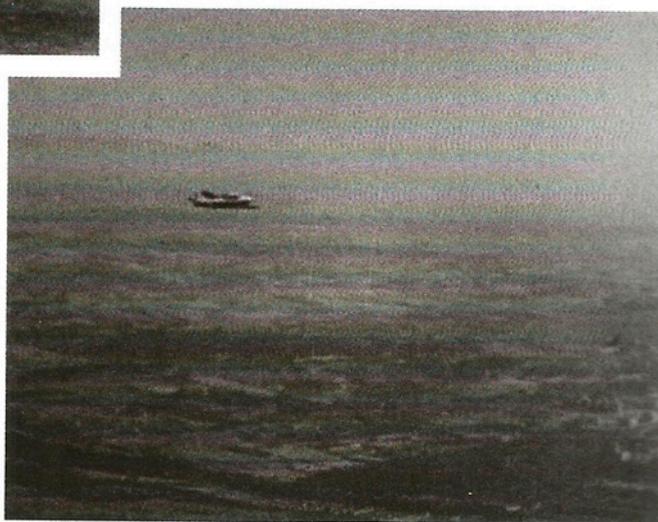
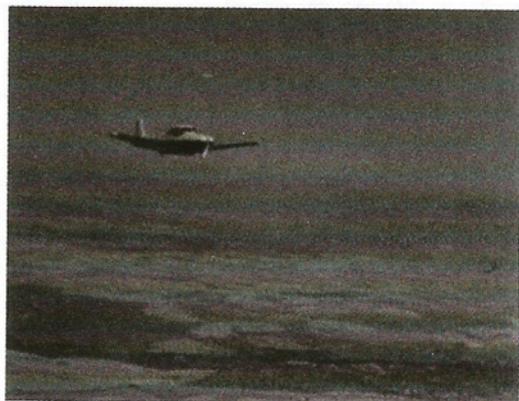
séquence star



Par
F. J. OSSANG,
cinéaste.

Mr. Arkadin

d'Orson Welles (1955)



Je me souviens, en général, assez mal des films dans le détail. Les films qui me marquent sont ceux qui produisent en moi une image mentale, qui suspend et surprend le sens du récit et de l'action, qui ouvre l'imagination à la rêverie. Seuls les grands metteurs en scène sont capables d'en produire, comme des miracles. Et pour moi, Orson Welles en est un spécialiste. Le plan d'avion qui ouvre *Mr. Arkadin* en est la quintessence. C'est une succession de plans assez brefs. Le film commence, nous ne savons encore rien de l'histoire ni des personnages. L'étrangeté de la situation est que l'avion vole tout seul : l'hélice est fixe, il n'y a pas de pilote à bord. Une voix-off commente : « Le film que nous allons voir retrace sous forme de fiction les événements qui ont conduit à un meurtre et au surgissement d'un avion vide au-dessus de Barcelone le jour de Noël. Le scandale a provoqué la chute d'un gouvernement européen. On parle d'enquête... » Un plan rapide précède celui de l'avion : le corps d'une femme est rejeté par les vagues sur le sable. Welles raccorde via un intertitre sur la scène dans les airs, mais j'ai souvenir d'une version antérieure où le film démarre directement sur la séquence aérienne. Elle paraît d'autant plus saisiss-

sante qu'elle arrive brute, déconnectée de tout meurtre, de tout cadavre. L'avion ne vole même pas, il plane : on entend le bruit fantôme d'un moteur arrêté. C'est une énigme. On ne peut pas vraiment trancher : va-t-il s'écraser ? Flotte-t-il dans les airs ? La séquence ne dure environ que trente secondes, elle fait un effet choc.

Ici, l'exécution technique semble approximative – pour plus de vérité, de rugosité documentaire. La caméra tremble. On aperçoit, l'espace d'un instant, l'amorce du deuxième avion, celui depuis lequel la prise de vue est effectuée et qui n'est pas censé être dans l'image. Les plans sont assez rapides, l'avion est filmé sous différents angles, à différentes distances de l'objectif. La voix-off se superpose à l'image, elle détourne une situation quasi-documentaire à la base. Comme le film entier, ce qu'elle dit reste opaque, insondable. Cette ouverture ressemble à un fragment isolé, un bloc qui résiste à toute interprétation ou à toute récupération par la narration. Face au plan d'avion, je ressens comme une évidence visionnaire

du cinéaste : celle de la rencontre au hasard et de la nécessité d'une intuition. Tout *Mr. Arkadin* est monté comme une spirale de fragments. Le sens global du film est obscur et je n'y comprends toujours rien. Tout est dans le présent du plan dans lequel un monde apparaît, pour aussitôt re-disparaître. Orson Welles a raconté que lorsqu'il tournait en décors naturels, il plongeait jusqu'à la folie dans l'appréhension immédiate des lieux. Plusieurs années après le tournage, quand il revoyait ses décors, il avait l'impression de visiter des tombeaux. Je pense que c'est pour cela qu'on ressent une sidération devant ses plans. Welles est le genre de l'image pure, l'image qui devient archétype. Ici, l'archétype de l'avion et des courants aériens. Cet archétype, qui fait pour moi image mentale, contamine tout le récit, il l'excède, le déborde. Il a une valeur mythique. Ainsi que cet avion d'Arkadin qui met en relation la terre et le ciel – la vie, la mort et l'au-delà. Magique ! Propos recueillis par Julien Rejl au Festival du film de Brive 2015.